



# VILLEMADE D'ANTAN



N° 101

Janvier 2015

Les Villemadais d'ailleurs (3)

## Lucienne Ambal

Je suis née en 1923. Ma mère, veuve de la guerre de 14 avec un enfant, s'est remariée et a eu six enfants de ce second mariage. Mon père était lui aussi un ancien combattant de la guerre de 14, blessé à la face (il avait perdu un œil). Il était facteur, d'abord à Vazerac, puis à Monclar. Il faisait les tournées à vélo et parfois, vu l'état des chemins, il était obligé de porter son vélo sur le dos. A la saison des champignons, après la tournée, il s'arrêtait dans les coins qu'il connaissait et il nous ramenait des champignons pour le souper.

Le boulanger de Vazerac passait deux fois par semaine et nous laissait une grosse miche de 5 kgs. Dans le village, il y avait deux cafés, deux bouchers-charcutiers, trois épiceries, une modiste (une marchande de chapeaux), un moulin sur la Lupte (un moulin à vent du côté de Castelnau-Montratier fonctionnait aussi).

J'ai fait toute mon école à Vazerac. Le maître était un homme bien mais sévère ; si on n'écoutait pas, on était mis au piquet. Tous les matins, à l'entrée, il y avait inspection des mains pour voir si elles étaient propres et les garçons devaient enlever leur béret.

Quand nous sommes partis à Monclar, je n'avais pas passé mon certificat d'étude mais j'ai abandonné l'école. Mon père m'a alors dit : « Si vos pas anar a l'escola, te cal anar travailhar. Si tu ne veux pas aller à l'école, il te faut aller travailler ». J'ai été placée chez la boulangère pour garder les enfants puis chez une autre dame pour faire le ménage.

J'avais 16 ans, un oncle a dit à mon père : « Cette petite, tu ne voudrais pas me la donner ? » et je suis parti avec un de mes frères chez cet oncle à Lunel pour l'aider à travailler la terre. Lui aussi était blessé de guerre, il n'avait plus de nez. Nous habitions dans les bois. Dans la cheminée, il y avait la marmite pour faire la soupe. Mon oncle cultivait de la vigne, du maïs, du blé, il avait quelques vaches. L'hiver, on allait couper du bois, c'était loin et on y allait à pied.

Mon père n'avait pas le permis mais il avait une Peugeot 203 et il la conduisait. Pendant la guerre, il l'avait camouflée sous du fourrage mais il a dû être dénoncé et on est venu la lui prendre. En allant au marché à Montauban, j'ai vu les quatre hommes pendus par les Allemands à côté de la préfecture et j'ai cette image encore devant les yeux.

En 1943, je me suis mariée et je suis venue habiter Villemade.



## Christiane Boulais

Je suis née en 1941 à St Gervais, en Haute Savoie, station de villégiature en montagne (le Mt Blanc est sur la commune). Mon père était venu de Suisse pour s'embaucher à l'hôtel Beau Rivage Il avait ses habitudes à un café voisin où il venait boire une tisane, au grand étonnement de la tenancière, car c'était la première fois qu'elle voyait un homme boire de la tisane. La tenancière, mariée à un Italien, avait une fille qui est devenu ma mère. Mes parents ont tenu donc d'abord le café, un café à l'ancienne (dont je garde un souvenir ébloui), avec la sciure par terre pour que les hommes puissent cracher à leur aise. Puis ils ont tenu un hôtel d'une dizaine de chambres où ils recevaient des pensionnaires pendant trois semaines ou un mois. Je me souviens d'un administrateur d'Indochine, d'une famille nombreuse avec une nounou (c'est la première fois que j'entendais ce nom). L'hôtel avait une seule salle de bain, un lavabo par chambre. Mon père était assez original (si c'était l'heure d'aller manger, il refusait de servir l'apéritif aux clients, il exigeait que l'on mange la fondue debout et sans boire de vin avec parce que c'était trop lourd mais du thé) mais il était excellent cuisinier et l'ambiance de l'hôtel était familiale. Des clients me faisaient manger à leur table, certains m'ont même emmenée en vacances chez eux. L'hôtel organisait des piques-niques dans la campagne avoisinante. Aucune chambre n'était fermée à clé, la clé restait sur la porte. Pour aider, il y avait un plongeur (qui n'avait pas de famille et que nous considérions comme de notre famille) et une serveuse à la saison (moi aussi, j'étais

serveuse le soir ou pendant les vacances). Quand les clients étaient servis, la famille et les employés se retrouvaient, dans une ambiance apaisée, pour le repas. Mes parents n'arrêtaient pas de travailler ; en plus de l'hôtel, ils faisaient un grand jardin pour les légumes et les conserves. Pendant la guerre, ils s'étaient fait prêter un champ pour cultiver des pommes de terre et mon père, en contre-partie, ressemelait les chaussures des propriétaires du champ. Mon père n'avait pas de voiture, pas de frigo, il faisait la cuisine au charbon et au bois, il faisait ses courses à vélo, il m'emmenait sur une luge pour aller acheter de l'eau-de-vie à des paysans et les gendarmes que nous rencontrions admiraient la petite fille sur la luge sans se douter qu'elle était assise sur de la gnôle achetée illégalement !

Le village avait un certain nombre d'hôtels, et aussi des maisons de repos pour les enfants. Les touristes riches venaient se reposer, faire de la montagne, monter avec des guides sur le Mt Blanc. Le ski commençait à être à la mode. Il y avait une patinoire à ciel ouvert, dont l'ouverture chaque jour était signalée par une marche militaire. Le village avait même une équipe de hockey, des gens du cru, mais avec un entraîneur canadien, qui jouaient sans protection, et qui ont été champions de France. On allait les voir, debout dans la neige, avec quelques braseros pour se réchauffer. Il y avait aussi des paysans sur la commune : près du village, il y avait un troupeau de vaches avec un taureau et quand on amenait une vache au taureau, cela faisait une distraction pour les touristes.

De l'école publique, mixte, je me souviens du poêle au milieu de la classe, que les garçons étaient chargés d'alimenter. Le maître était dur, il frappait facilement et même il demandait à certains d'apporter la baguette dont il se servait ensuite pour les punir. Les jeux étaient ceux de l'époque : billes, corde à sauter, balle au mur, rondes. Et il y avait la possibilité, au choix, de faire du ski ou de la patinoire. Il y avait aussi dans le village une école privée : il n'y avait pas d'hostilité entre les écoles, sinon quelques bagarres à coups de boule de neige.



De l'école secondaire, tenue par des

sœurs, et de ce qu'on appelait à l'époque école ménagère, tenue également par des sœurs, je n'ai que de bons souvenirs. Les jeudi après midi, je participais aux « Âmes vaillantes », sous la direction d'une religieuse et d'une jeune fille « chef » Paulette : on faisait de la broderie, des jeux et on nous racontait des histoires (qui se passaient très souvent en Afrique).

J'étais fille unique mais j'avais beaucoup d'amies sur le village, en particulier une famille où il y avait cinq enfants et qui me considérait comme la sixième. Je n'avais pas de vélo et on faisait tous nos déplacements à pied.

J'ai fait partie plusieurs années d'un groupe folklorique local, la « Chamoshire », spécialisé dans les danses de Haute Savoie (qu'il ne faut pas confondre avec l'autre Savoie !). Cela nous a valu de nous produire en Espagne, en Italie et en Belgique. Avec mon costume folklorique, j'ai même été élue une année reine de l'Alpe à la fête du même nom. Cela a été l'occasion pour moi de faire le tour du Mont Blanc en hélicoptère avec le romancier Frison-Roche.

En passant par Ville-la-Grand puis Gaillard en Haute-Savoie, par St Génis-Pouilly puis Ferney-Voltaire dans l'Ain, je suis arrivée à Villemade en 2003 et j'ai l'impression d'y avoir toujours habité.

**Photos** 1) Carte postale à la mode pendant la guerre de 14, aimablement prêtée par JP Véron  
2) Soufflet de l'ancienne forge Benet de Villemade

### **Proverbe occitan**

Lo que bastis se rejois et sa borsa s'estorris. Celui qui bâtit se réjouit et sa bourse se vide.



# VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 102

Février 2015

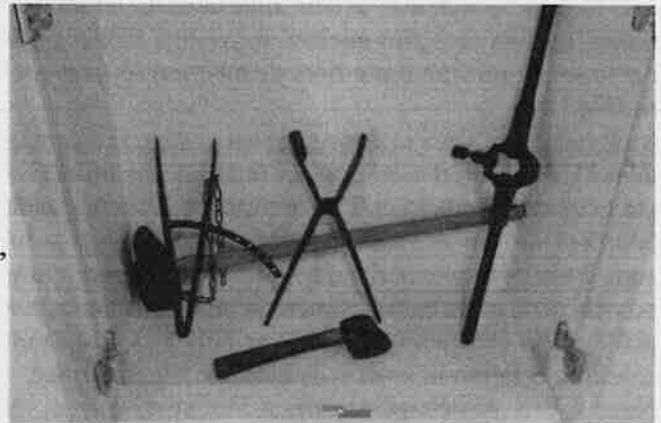
Les Villemadais d'ailleurs (4)

Nous continuons de raconter les souvenirs des Villemadais nés ailleurs : comment était la vie là où ils étaient jusqu'aux années 1960.

## Albert Alaux

Je suis né en 1938 à Colombiès (1000 habitants environ) dans l'Aveyron dans une famille de paysans : j'avais trois frères et sœurs dont deux sont décédés, l'un à la naissance et l'autre à 4 ans de la diphtérie, que l'on appelait le croup. Il y avait aussi une tante célibataire qui vivait avec nous. La maison était en pierre sur trois niveaux : de plain-pied la cave avec une réserve de pommes de terre ; une étable pour cinq ou six cochons et une chambre. Au premier : la cuisine avec une cheminée, deux lits sous l'escalier du grenier et une chambre. Au deuxième : le grenier. Un clocheton complétait la maison avec une petite pièce de 4 m<sup>2</sup> à chaque niveau : une cave à vin, une souillarde avec un évier et un saloir. Ajoutons la grange et l'étable dans laquelle se trouvaient 7 à 9 vaches et à partir de 1957 une jument. Enfin, il y avait, indépendant de la maison, un four à pain. On faisait le pain tous les 8 ou 10 jours, on cuisait de grosses miches, il arrivait que sur la fin le pain était dur ou moisissait. Avec le pain, on faisait cuire aussi des gâteaux, une fouace et ce qu'on appelait le « fars » (un mélange de légumes, œufs et viande).

La ferme faisait 12 hectares, dont 7 labourables : on cultivait des prairies, des céréales, des pommes de terre, jusqu'à un hectare, et on entretenait les châtaigneraies. On faisait les gros travaux avec des vaches de travail. A 12 ans, je labourais tout seul au brabant même si j'avais quelquefois du mal pour tourner au bout du sillon. Je me souviens d'une voisine, pas plus âgée que moi, dont le père était malade, qui se débrouillait très bien. Je me souviens aussi de mon père qui préparait le passage de la moissonneuse dans un champ de blé : il avait fini avant midi et il est allé faire un petit tour au ruisseau, il est revenu avec 11 truites qu'il avait attrapées à la main en un quart d'heure, tellement il y en avait !



J'ai lu dans un livre d'histoire locale que, sur la commune, il y eu jusqu'à 22 moulins à eau, soit pour moudre le grain, pour écraser les noix et faire de l'huile, soit pour actionner une scierie. Quand j'étais petit, il y en avait encore quelques uns : j'en ai vu un avec sa grosse roue de plusieurs mètres de diamètre qui actionnait le moulin et sa grosse pierre qui écrasait des cerneaux de noix.

Outre les moulins, la commune avait beaucoup d'artisans ou de commerçants : 20 cafés, pas moins, même si les propriétaires avaient aussi un autre emploi : bourellier, paysan, forgeron, cordonnier, réparateur de vélos, tueur de cochons, marchand de bestiaux. Il y avait des épiciers, dont certains faisaient des tournées, des maçons, des charpentiers, des charrons, des couvreurs, deux petites laiteries, 3 ou 4 scieries et des sœurs garde-malade.

Nous habitions à 1 km de l'église et de l'école où on se rendait évidemment à pied. La commune, très étendue, comptait 9 écoles : une école publique dans 6 hameaux plus une école privée dans les 3 hameaux les plus importants. J'ai le souvenir d'une émission de radio que le maître nous avait fait écouter, sans doute au moment de la Libération. On avait fermé les volets et le poste grésillait.

Dans le village, il y avait 3 ou 4 voitures. Nous nous déplaçons à pied, en autobus. Mon père avait acheté un vélo américain ultra-costaud. Les jours de foire, nous empruntions le camion d'un commerçant qui emmenait les porcelets et les veaux.

Il n'y a pas eu de soldats allemands sur la commune pendant la guerre. Il y avait des maquis dans les environs et on les entendait s'entraîner à la mitrailleuse. Des gens de l'Hérault venaient se ravitailler en nourriture avec 1 ou 2 musettes et, pour nous remercier, une famille m'avait offert un jouet en cadeau. C'est sans doute le seul jouet que j'ai reçu. A Noël, on avait quelques bonbons. On allait au ruisseau pêcher des poissons, on allait chasser les merles, on passait beaucoup de temps à garder les vaches, on allait regarder les plus grands jouer au foot. L'hiver, on glissait sur la neige ou la glace avec une planche. Et à partir de 15 ans, on jouait aux quilles : tous les cafés en avaient un jeu et il n'était pas rare que les anciens nous invitent à jouer avec eux. Chaque village avait sa fête et juste après la guerre les fêtes étaient très courues. Elles étaient organisées par les jeunes de la classe, c'est-à-dire ceux qui allaient partir au service militaire. Un petit village avait même constitué un comité des fêtes qui, une année, a proposé un gala de gym, une course cycliste, fait venir des autos-tampon et tiré un feu d'artifice !

J'ai le souvenir d'une visite de l'évêque, assis sur un trône dans l'église, qui venait pour la confirmation. Il nous a posé une question pour savoir où nous en étions du catéchisme mais nous sommes restés silencieux, tellement nous étions impressionnés et il s'est mis en colère.

Je suis arrivé à Villemade en 1980, après avoir passé 27 mois en Algérie, 1 an à Canapeville dans l'Eure pour une formation en élevage et 10 ans à St Maurice en Tarn-et-Garonne.

### **Martine Beaujouan**

Je suis née en 1951 dans un petit village à côté de Poitiers (à l'endroit où se trouve actuellement le Futuroscope). Nous habitions une petite maison de ville avec une cour que l'on partageait avec deux autres maisons, une petite épicerie et une maison bourgeoise. Un jour, il y a eu une grosse inondation du Clain, la rivière locale, l'eau est arrivée au ras de la maison et nous étions ravitaillés en barque.

Dès l'âge de quatre ans, je suis allée dans un jardin d'enfants tenu par des sœurs, ce sont mes plus anciens souvenirs. J'étais gardée aussi par une dame seule qui était toute fière de me montrer presque comme si j'étais sa fille.

Mon père était CRS et donc souvent absent. Il a demandé à être versé dans l'Urbaine et il a été nommé dans un commissariat de Versailles. Il était équipé d'un vélo et il lui arrivait de faire de grandes tournées. Du coup nous avons déménagé dans un petit village proche, Les Clayes sous Bois, dans une petite maison avec un grand jardin où on élevait des poules, des lapins et des cochons d'Inde. De l'école je me souviens du poêle et des ardoises qu'on utilisait pour écrire : quand on avait écrit la solution, il fallait la lever et la montrer à la maîtresse.

Nous avons déménagé ensuite à Versailles même, dans une petite cité. J'allais à l'école à pied qui n'était pourtant pas toute proche (il est vrai que mes parents n'avaient pas de voiture). Le jeu de badminton était à la mode. Le dimanche, comme beaucoup de Versaillais, nous allions nous promener en famille dans le parc du château. J'ai le souvenir d'une fête familiale phénoménale fait en l'honneur de l'arrivée d'un petit frère, qui était le seul homme de la famille de mon père, donc le dépositaire du nom paternel.

Nous allions en vacances chez les grands parents à Poitiers, où l'on retrouvait de nombreux oncles, tantes et cousins. Il y avait en particulier deux oncles encore célibataires qui avaient un scooter et qui nous faisaient faire un petit tour dans Poitiers.

Je suis passée par St Germain en Laye, Metz, la Martinique, Montrouge, Pau, Versailles, Nice avant d'arriver à Villemade en 2013.

**Photos** (aimablement prêtées par M. Casse) page 1 : outils de l'ancienne forge Benet exposés dans la Maison des Associations. Page 2 : maréchal-ferrant Foissac qui « officiait » 87 rue de la Mairie (le travail qu'il utilisait a paru dans le n° 96).

**Proverbe occitan** : En fieira ni en mercat, mòstras pas ta pauretad.  
Ni à la foire ni au marché, ne montre ta pauvreté.





# VILLEMADE D'ANTAN



N° 103

Mars 2015

Les Villemadais d'ailleurs (5)

Nous continuons de raconter les souvenirs des Villemadais nés ailleurs : comment était la vie là où ils étaient avant les années 1960.

## Claude Pigeon

Ma vie a commencé à Pau en 1930 et m'a fait changer souvent d'adresse, d'abord à cause du métier de mon père, qui travaillait dans une entreprise de travaux publics et qui changeait de maison à chaque chantier, et puis à cause de mon métier à moi, militaire. J'ai donc fait l'école maternelle à Pessac, le CP à Gabaret dans les Landes, la suite du primaire à Ondes en Haute-Garonne, puis à St Mamet près de Luchon, à nouveau à Ondes puis à Paulhan dans l'Hérault. Tous ces changements ont un peu estompé mes souvenirs.

À Ondes, j'habitais chez une grand mère et son mari, un grand invalide de la guerre de 14-18 et qui avait un jardin prêté par la mairie sur les bords de Garonne avec de la bonne terre. En 1940, le tocsin a sonné pour annoncer la fin des hostilités avec l'Allemagne, au grand désespoir de mon grand oncle. Je me souviens d'une visite du maréchal Pétain à l'école d'agriculture, célèbre à l'époque : notre école y était convoquée mais notre instituteur, qui n'était pas du tout d'accord, a refusé de nous y envoyer, et nous n'avons pas chanté « Maréchal nous voilà ».



À Montpellier, la milice nous a arrêtés un matin, ma mère et moi. Savaient-ils ou se doutaient-ils que mon père hébergeait un temps des déserteurs allemands avant de les faire partir hors de France ? J'ai été relâché à midi et ma mère seulement le soir : les miliciens n'ont pu l'inculper que d'irrégularité dans les cartes d'alimentation, ce qui lui a valu quand même 6 mois de prison avec sursis.

En 1945, mon père travaillait dans l'Ariège à la construction d'un tunnel d'amenée d'eau pour une centrale hydraulique. La dynamite a mal fonctionné et il a été tué avec un autre ouvrier. J'étais en montagne avec mon frère et un camarade et un ouvrier de l'entreprise est venu à notre recherche pour nous annoncer la triste nouvelle.

Je suis entré au collège technique à Toulouse, que j'ai quitté au bout de 3 mois pour deux ans d'apprentissage chez un mécanicien, puis un stage de coffreur-ferrailleur en FPA, toujours à Toulouse, suivi de trois mois de travail en Corrèze. Je garde un très bon souvenir de mon stage de FPA : il y avait une bonne ambiance et on faisait un travail très intéressant. Pour l'examen final, nous avions à réaliser le coffrage d'une terrasse de 4 mètres sur 4, avec un balcon en surplomb. Je suis sorti 2° sur 40.

En 1949, c'est l'engagement dans les parachutistes qui m'a amené d'abord à Pau puis à Montauban, puis 2 ans en Corée, 10 mois en Indochine. Le bateau qui me ramenait en France est tombé en panne dans le golfe d'Aden et il a fallu qu'un autre bateau nous prenne en charge. Et en janvier

1953, j'étais affecté à Montauban.

De la guerre de Corée (une guerre dont on ne parle plus beaucoup), je me souviens du froid, jusqu'à moins 40, et de la neige dans laquelle nous enfoncions. Je faisais partie du bataillon français incorporé dans les troupes de l'ONU. Les premiers mois, il n'y avait pas de front stabilisé et il fallait faire des patrouilles motorisées. Il y avait une certaine désorganisation dans le ravitaillement et l'équipement. Par la suite, notre sort s'est amélioré, mais c'était la guerre. Notre bataillon a subi de lourdes pertes, ce qui a motivé trois citations américaines, deux citations du président de Corée et trois citations à l'ordre de l'armée du gouvernement français avec port permanent de la fourragère avec croix de guerre des TOE (Théâtres d'Opérations Extérieures). Pour mémoire, il y a eu 289 morts pour la France et 550 blessés dont les 2/3 pour notre bataillon qui a été relevé en janvier 1952.

Je suis arrivé avec mon épouse à Villemade en 1980, où j'ai construit notre maison, après être passé par l'Algérie à trois reprises, le Maroc, l'Allemagne à deux reprises, Mulhouse, Pau, Épinal et Rennes.

### **Francine Noguès**

Dans ma petite enfance, j'ai habité pendant plusieurs années à Paris, rue de Rivoli, en face des jardins des Tuileries.

Mes parents étaient, comme on l'appelait autrefois, gens de maison, mon père était à la fois maître d'hôtel et valet de chambre et maman cuisinière. Ils étaient logés, nourris et blanchis. Dans la journée, en dehors de l'école, je vivais dans la grande cuisine de cet appartement cosu et je faisais mes devoirs sur une immense table.

Le soir, lorsqu'ils avaient terminé leur service, mes parents rejoignaient, sous les toits, deux petites chambres, l'une pour eux, l'autre pour moi.



Leur chambre avait une grande fenêtre qui donnait sur l'avenue et les jardins, mais il fallait trop se pencher pour voir un peu de verdure, et par mesure de prudence cela m'était strictement interdit. La mienne par contre n'avait qu'un petit vasistas et donnait sur les toits. Le jeudi après-midi, je faisais du patin à roulettes dans les jardins sur une grande piste prévue à cet effet, et parfois je conduisais des ânes très placides sur un circuit bien défini dans les allées du jardin. En récompense, le propriétaire me donnait une petite pièce que je m'empressais de dépenser au kiosque à friandises.

Étant une fidèle habituée des lieux, j'avais parfois l'autorisation d'entrer gratuitement sous le grand chapiteau pour assister au spectacle de marionnettes, avec bien sûr Guignol en vedette.

Un autre souvenir marquant me revient en mémoire. Au moment de la libération de Paris, lorsque les troupes du général Leclerc ainsi que les troupes alliées ont défilé, nous sommes allés sur les Champs-Élysées. Maman m'avait habillé en alsacienne et bon nombre de soldats américains doivent avoir ma photo dans leur album souvenir.

J'ai découvert Villemade en 1959 et j'y suis arrivée définitivement en 2001 après être passée par Aulnay-sous-Bois et Sucy-en-Brie.

**Photos** (aimablement prêtées par J. Santerre) : une classe de Villemade en 1914 (page 1) et en 1940 ou 1941 (page 2).

**Proverbe occitan** : Rega tòrta, lo blat s'i abòrca.

Sillon tordu, le blé se couche (même si le sillon est tordu, le blé pousse bien au point qu'il se couche = faire les sillons droits est une question de coup d'œil mais pas de rendement).



# VILLEMADE D'ANTAN



N° 104

Avril 2015

Les Villemadais d'ailleurs (6)

Nous continuons de raconter les souvenirs des Villemadais nés ailleurs : comment était la vie là où ils étaient avant les années 1960. Si vous n'avez pas été sollicités et que vous avez des choses à raconter, faites signe : à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038.

## Yvette Cofinhal

Je suis née en 1936 à Lectoure que j'ai quitté avec toute ma famille trois ans plus tard pour Agen. C'était la guerre : j'ai un vague souvenir de soldats allemands et de soldats français qui portaient une chéchia. Nous habitions à côté de la voie de chemin de fer, près d'un poste d'aiguillage et l'aiguilleur disait aux enfants que nous étions : « Quand vous voyez un train s'arrêter près du poste d'aiguillage, rentrez vite chez vous ». Ce même aiguilleur soustrayait à la SNCF quelques briques de charbon pour nous les donner, car nous n'avions rien pour nous chauffer. Mon père était ouvrier dans une usine d'armement et le salaire n'était pas gros pour nourrir 8 enfants : on n'achetait pas de viande, on consommait du lait (que ma mère allongeait avec de l'eau), beaucoup de « patates » (c'est ainsi que nous appelions les pommes de terre). Mes parents achetaient des poussins, chaque enfant choisissait le sien (moi, je prenais toujours un cou-pelé) et était chargé de le nourrir tant qu'il était poussin. Le Secours National nous distribuait de l'alimentation et des habits. Le jeudi, il y avait une garderie où nous était servi un repas. Et en été on trouvait beaucoup de ronces et on mangeait des mûres. Un voisin travaillait au transport du courrier en train de France en Espagne et, à son retour, il ramenait de quoi manger qu'il distribuait à ses voisins. J'ai donc le souvenir d'avoir eu faim.

En 1949, mon père n'a plus pu travailler et nous avons déménagé à Réalville dans la maison des grands parents. A l'époque, pour toucher les Allocations familiales, il fallait aller les chercher au guichet. Une fois, on les a volées à mon père : nous avons passé un mauvais mois. A l'école où j'étais, des camarades se sont cotisées et m'ont donné une petite somme d'argent pour que mes frères puissent manger. Le seul cadeau de Noël était une orange pour chacun. Je peux dire : « On n'était pas gâtés, mais on n'était pas malheureux ».



A Réalville, il y avait 2 épiceries, un café, un docteur, un curé qui habitait tout près de chez nous et chez qui mon père allait voir les matches de rugby à la télévision. Il y avait du basket et du foot pour les garçons, mes frères allaient souvent à la pêche à l'Aveyron. Il y avait deux écoles publiques pour les garçons et les filles et deux écoles privées. Il n'y avait pas de problèmes entre enfants d'écoles différentes ; par contre, le dimanche à la messe, deux femmes qui nous surveillaient faisaient agenouiller les filles de l'école laïque (j'en étais) sur des grains de maïs. « Tu devrais le récupérer pour que nous le donnions aux poules », me disait mon père.

A l'âge de 14 ans, je suis partie à un centre technique à Beaumont-de-Lomagne pour apprendre la comptabilité. J'étais interne et je rentrais tous les mois à Réalville. C'est là que j'ai appris, après un interrogatoire sévère par la directrice, que le prénom que je portais n'était pas le vrai. C'était une chose fréquente à l'époque, on avait un prénom officiel à l'état civil et un autre pour la vie courante et je n'ai jamais su pourquoi.

Je suis arrivée à Villemade en 1965 après un séjour à Montauban.

### **Yves Beaujouan**

Je suis né en 1952 à Oran où mon père, de la marine nationale qu'on appelle la Royale, habitait. Mais je n'ai aucun souvenir de l'Algérie car ma mère est repartie en Bretagne quelque temps après ma naissance. Dans la région de Saint Malo, dans un petit hameau, nous habitons une vraie chaumière, au sol en terre battue et au toit de chaume, grande cheminée, lit clos dans la cuisine, l'eau au puits équipé d'une pompe dans la cour, et moi en sabots. Dans la ferme d'en face, on tuait le cochon et je ressens encore l'odeur des pommes pourries qui servaient à faire le cidre. Quand on était malade, une sœur à grande cornette venait nous faire la piqûre.

Nous avons déménagé ensuite dans une petite ville de la région de Brest. J'allais à l'école laïque mais il y avait deux autres écoles dans le village, celle des Frères pour les garçons et celle des Sœurs pour les filles. Il y avait bien quelques

frictions entre les garçons des deux écoles mais pas trop méchantes et ça ne m'empêchait pas d'avoir de bons copains fils de paysans (qui étaient tous à l'école des Frères). J'allais au catéchisme tous les jeudis avec un curé en soutane et le dimanche à la messe les garçons de la laïque avaient droit à deux bancs avec la consigne de ne pas se mélanger avec les enfants des autres écoles. Mon père, d'origine paysanne, élevait des poules et des lapins. Je les soignais et, de temps en temps, j'allais vendre un lapin au marché pour me faire un peu d'argent de poche.

Mes copains fils de paysans m'ont donné l'occasion de voir et de participer aux travaux des champs : les moissons avec la moissonneuse-lieuse tirée par des chevaux, la confection des gerbières et les battages avec une grande batteuse tirée et entraînée par un tracteur, le ramassage des pommes de terre à genoux avec un grand panier en osier (pour ce dernier travail, j'étais un peu payé). J'ai le souvenir des grandes tablées des repas de battage et du déjeuner à 10 h. Dans les années 60, le monde paysan a évolué, les tracteurs sont arrivés avec les outils adaptés, les parcelles se sont agrandies ainsi que les entrées des champs. Pendant quelques années, j'ai été commis (à Villemade on dirait domestique) dans une ferme : il fallait s'occuper des vaches, des cochons, ramasser les betteraves...

Je revois encore un paysan qui abusait un peu trop du vin rouge le dimanche et qui, assoupi dans sa carriole, revenait à sa ferme grâce au cheval qui connaissait le chemin.

A 18 ans, je me suis engagé dans la carrière militaire, ce qui m'a amené à Carpiagne, à Morhange (près de Metz), à la Lande d'Oué (en Bretagne), en Allemagne, à St Maixent l'École, à nouveau en Allemagne, à Versailles, à Nice avant d'arriver à Villemade en 2013.



**Photos** : deux anciennes maisons villemadaises chemin de Lestang.

**Proverbe occitan** : Filha que landra, taula que branla et femna que parla latin, totas auràn una trista fin.  
Une fille qui lambine, une table qui branle et une femme qui parle latin (savante) auront toutes une triste fin.





# VILLEMADÉ D'ANTAN



N° 105

Mai 2015

Les Villemadais d'ailleurs (7)

Nous continuons de raconter les souvenirs des Villemadais nés ailleurs : comment était la vie là où ils étaient avant les années 1960. Si vous n'avez pas été sollicités et que vous avez des choses à raconter, faites signe : à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038.

## Thérèse Darcissac

Née en 1933, je suis arrivée en Haute-Marne à l'âge de 2 ans. J'ai connu la guerre de 39-45. Comme nous n'étions pas très loin de la frontière, les Allemands sont arrivés très vite en 1940. On avait raconté beaucoup d'horreurs sur eux, alors beaucoup de gens sont partis en emportant ce qu'ils pouvaient (on appelait ça la débâcle). A cause d'une très grosse fièvre qui m'est tombée dessus à ce moment-là, ma famille est restée. Les Allemands ont surtout occupé un grand établissement thermal. On crevait de faim, c'était les restrictions, mon père ou ma mère essayaient de se procurer, malgré les interdictions, des œufs ou un litre de lait. On portait des galoches de bois. Le propriétaire de la maison que nous habitions était forgeron et nous allions parfois admirer son travail. Au bout de la rue, il y avait une lavandière professionnelle.

De l'école, je me souviens d'une maîtresse que l'on appelait Lulu et des repas à la cantine, faits d'une viande bizarre qu'on appelait de la mamelle de vache et de légumes qui avaient nom topinambours et rutabagas. Il y avait aussi les alertes aux bombardements : il fallait aller, la peur au ventre, se réfugier dans des caves.

J'avais des grands parents à Rodez ; mes parents ont décidé de m'y envoyer avec ma sœur. Mais il fallait un laissez-passer pour franchir la ligne de démarcation, il nous a fallu deux ans pour l'obtenir.

A Rodez, la nourriture était bien meilleure mais nous étions séparés de nos parents et nous nous considérons un peu comme des orphelines, d'autant plus qu'il y avait un orphelinat à côté de la maison des grands parents. Par deux fois, nous sommes remontés voir nos parents, c'était une très grosse expédition, il fallait plus de 24 heures pour faire le trajet en train.

A côté de la maison, il y avait le grand Séminaire où étaient formés les futurs prêtres, nombreux à cette époque en Aveyron. Le dimanche, on les voyait défilier en soutane noire avec un surplis blanc plié sur le bras pour se rendre à la cathédrale et cela nous faisait rire. Il y avait devant le séminaire des petits jardins en terrasse, mais c'était interdit aux dames. A côté de notre maison, il y avait aussi un oncle qui avait un métier original : tailleur ecclésiastique, il avait deux ouvriers et ma grand mère l'aidait à confectionner les très nombreuses boutonnères des soutanes.

De Rodez, je garde aussi le souvenir de la fête foraine avec ses manèges et des marchés où notre grand mère nous emmenait : elle faisait tout le tour des commerçants avant d'acheter, en particulier des poulets vivants qu'on lui pesait avec une romaine.

L'éducation donnée par les grands parents était stricte et même soupçonneuse. J'avais pris par inadvertance une chaîne qui appartenait à ma sœur, j'avais perdu un très beau tricot gris perle, je



m'étais fait voler le vélo. Une punition consistait à manger debout à l'évier et non pas assis à table. Il nous fallait écrire sur un carnet nos manquements réels ou supposés pour que nos parents, à leur venue, puissent en prendre connaissance. Mais mon père a refusé de lire le carnet en question. Mes parents avaient quitté la Haute Marne pour l'Aude et quand nous allions les voir, j'appréciais beaucoup de passer du froid de Rodez au soleil de Sigean. Pendant les vacances, à l'âge de 15 ans, j'ai fait les vendanges toute une semaine chez un voisin, avec un bon mal au dos à la clé. Mes études se sont déroulées sans encombres dans un lycée privé de Rodez, avec la terminale à Mauriac, où se trouvaient alors mes parents, et des études d'infirmière à Montpellier. Là, j'ai apprécié de pouvoir aller à vélo à la mer pour la baignade. J'ai fait mes débuts d'infirmière dans un petit hôpital à Mauriac : nous n'étions que 2 infirmières, qui devions être à l'œuvre le jour comme la nuit. C'est sur les conseils d'un médecin que, pour échapper à cette galère, je suis partie à Paris faire des études de kiné.

Je suis arrivée à Villemade en 2006 en passant par Lapleau, Tulle et Brive en Corrèze.

### **Georges Bourdoncle**

Je viens de Falguières où je suis né en 1927. Mon père a fait un an de guerre (39-40) et a été prisonnier pendant 5 ans. Pendant l'absence de mon père, nous avons été recueillis par mes grands parents, j'ai quitté l'école à 12 ans pour aider ma mère à la ferme. Je me souviens avoir labouré avec des vaches. J'ai le souvenir aussi d'avoir été dans la misère.

Pour la Noël, avec quelques copains, on allait sonner le Nadalet (sonnerie des cloches à toute volée tous les soirs de la semaine précédant Noël) et puis on allait manger les crêpes chez l'un d'entre nous. Le dimanche, à la sortie de la messe, on organisait entre jeunes notre dimanche après-midi, en été à la plage d'Ardus, en hiver au cinéma à Montauban.

Nous avions monté une troupe de théâtre, le curé nous prêtait son garage pour les répétitions. L'argent récolté était versé en partie à la Maison du prisonnier à Montauban, le reste était employé à confectionner des colis pour les huit prisonniers de la paroisse. Une denrée du colis était des feuilles de tabac récoltées dans les champs et coupées en fines lamelles, que l'on mettait dans des boîtes de conserves serties. On jouait à Falguières et aussi à Loubéjac, Fonneuve et Villemade.

Mes parents ont travaillé au château de Villemade où il y avait 35 hectares de vignes. J'y ai travaillé aussi quelques années. La taille durait du 15 novembre au 15 mars. J'étais payé 2500F par mois plus deux barriques de vin.

Je travaillais à Villemade, mais, un dimanche à la sortie de la messe, j'ai entendu une réflexion à mon sujet : « C'est un étranger ». En effet, j'étais de Falguières !

La pharmacie domestique de mes parents comportait trois produits : une bouteille d'alcool à 90° (le premier qui sortait de l'alambic) avec des fleurs de lis macérées pour faire cicatriser les plaies, un tube d'aspirine et une bouteille de Quinquina-Dubonnet dont on buvait un petit verre quand on était très fatigué.

En 1950, je suis parti en voyage à St Ferréol avec ma femme : chacun sa mobylette, une tente louée et camping sauvage.

Je suis arrivé à Villemade en 1946 puis, en passant par Montauban, Paris, Marseille, Toulouse, j'y suis revenu en 1985.

**Photos** : une vieille maison du village et un pigeonnier (au Palais)

**Proverbe occitan** : Qun paga lo prumièr es servit lo dernier.  
Qui paye le premier est servi le dernier.





# VILLEMADÉ D'ANTAN



N° 106

Juin 2015

Les Villemadais d'ailleurs (8)

Nous continuons de raconter les souvenirs des Villemadais nés ailleurs : comment était la vie là où ils étaient avant les années 1960. Si vous n'avez pas été sollicités et que vous avez des choses à raconter, faites signe : à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038.

## René Magnano

Mes parents, d'origine italienne, plus exactement piémontaise, arrivaient d'une petite ville, Barge, au pied des Alpes, à 30 kms du mont Viso.

Mariés en 1922, ils décident de s'expatrier en France en 1923, d'une part parce qu'issus de familles nombreuses, du côté de mon père, sept frères et sœurs, du côté de ma mère, neuf frères et sœurs, les fermes étant trop petites, tous ne pouvaient pas vivre du travail de la terre et étaient obligés de trouver leur voie ailleurs ; d'autre part pour fuir le régime de Mussolini (mon père avait passé 7 ans en Érythrée sans revenir chez lui).

Par l'intermédiaire d'un oncle arrivé avant eux, ils s'installent en tant que fermiers dans une petite ferme de six hectares attenante au château Lassalle tout près du marché gare de Montauban. Là, ils démarrent avec un cheval et un outillage plus que rudimentaire pour le fauchage et les travaux des champs. Pour la vente du lait, mon père, avec son vélo et une remorque avec quelques bidons de lait, faisait du porte à porte cours Foucauld, quai Montmurat, place Lalaque et faubourg Toulousain, ceci tous les matins, qu'il pleuve ou qu'il vente.

Quant à nous, nous étions quatre frères et une sœur et à partir de six ans nous étions scolarisés, les garçons à l'école de la rue Mondésir et la fille à l'école Fénelon, les deux écoles libres dépendant de la paroisse de Villeneuve. Là, nous avons le curé Géraldi, un ours toujours en colère et, à côté, l'abbé Anglas, un saint homme toujours très gentil et souriant. Nous allions à l'école à pied, vêtus d'une blouse que ma mère taillait dans de vieux draps qu'elle teintait en noir. A l'école ça marchait assez bien malgré quelques bêtises mais ma mère avait toujours à la portée de main quelque osier en guise de martinet, manière de nous remettre dans le droit chemin. A partir de dix ans, mes parents, ayant du mal à joindre les deux bouts, m'envoyaient à St Étienne de Tulmont, chez une connaissance à eux, un paysan, c'était ça pour moi les grandes vacances mais au moins j'étais nourri. Né en 1928, je passe mon certificat d'études à douze ans en 1940 au mois de juin en pleine guerre. Le lendemain, on me ramène à la ferme où je passais mes grandes vacances en tant que domestique, nourri et logé mais sans paye, il fallait se contenter avec ça. En 1943, mes parents décident d'aller s'installer à Lunel comme métayers dans une ferme abandonnée depuis deux ans, complètement en friche. Mes parents nous reprennent, les quatre garçons, ma sœur s'étant mariée. Il y avait neuf hectares de coteau et quatorze hectares en plaine. On y faisait un peu d'élevage de vaches laitières, du blé et de la polyculture. Il y avait aussi demi hectare de pêchers et un hectare de chasselas.

En cheptel, nous avons une paire de bœufs, une paire de vaches de travail (il fallait près d'une semaine pour labourer un hectare de terre), un cheval pour le hersage et les travaux plus légers. En matériel, nous avons un brabant (charrue réversible), une herse, une charrette à bœufs, une pompe à sulfater, une faucheuse, une faneuse, une râteleuse.

Les semis de blés ou autres graines se faisaient à la volée (à la main). On faisait les moissons avec une faucheuse sur laquelle on adaptait un petit appareil qui laissait derrière une javelle qu'on attachait avec des liens de seigle ou avec de la ficelle. Par la suite, vint le temps des moissonneuses-

lieuses. Il est loin de nous le temps des gerbières, des battages et des vendanges, on s'entraidait entre voisins, on discutait de tout et de rien, et c'était le bon temps.

En juin 1944, au moment de cueillir les premières pêches, un orage de grêle avec des grêlons comme des œufs de poule anéantit tous nos espoirs. Les anciens se souviennent, le même orage avait eu lieu en 1942. Par la suite, avec une bonne dose de courage, on arrivait à vivoter. C'était la guerre et le blé était réquisitionné mais on tachait d'en garder le plus possible, on le mettait dans des barriques qu'on cachait sous des tas de fagots de bois. Le soir, à la nuit tombée, on prenait un petit sac sur le dos et on allait le porter au moulin de Lunel. Le meunier étant prisonnier, c'était sa mère, 80 ans, qui nous faisait la farine et on repartait avec. En 1944, j'ai bâti un vrai four à pain (il existe encore), on arrivait à se faire du bon pain, car le pain du boulanger était rationné et de bien mauvaise qualité.

Nous n'avons pas eu trop d'ennuis du côté de la guerre. Je me souviens de trois miliciens arrêtés sur le marché de Lafrançaise par les maquisards et qui ont été fusillés au lieu dit « Treize vents ». Nos voisins nous ont conseillé de nous planquer au cas où il y aurait eu des représailles.

Côté distractions, à 17 ans en 1945, la guerre étant finie, nous avions bal le samedi soir à Lunel et le dimanche à la Mégère, l'été les fêtes de village et quelque fois le mercredi nous allions au marché à Lafrançaise, toujours bien sapés et cravatés.

En 1954, mes frères s'étant mariés et mes parents retirés chez ma sœur, nous restons seuls sur la ferme. Sur les conseils d'un pépiniériste de Camparneau, nous plantons en 1956 un hectare de pommiers et deux ans après un hectare de plus. Là, nous avons acheté un pulvérisateur à moteur qui nous servait aussi à traiter pêchers et vigne à chasselas. Pour mémoire, en 1960 nous avons vendu nos pommes 2,50 F le kg vrac dès la cueillette. Par contre, nous avons souvent des gelées de printemps et tous les deux ou trois ans des orages de grêle. Du coup, nous allions vendre ces pommes grêlées sur les marchés de Decazeville et Cransac. Pour la cueillette des pommes, nous embauchions, en plus de notre fils et de deux neveux, nous allions dans l'Aveyron chercher quatre ou cinq jeunes filles avant qu'elles ne rentrent en fac. Tout ce monde était logé et nourri et le soir, pendant que les filles aidaient à la vaisselle, les garçons s'occupaient à charger la cueillette du jour, l'ambiance était formidable et nous avons gardé un merveilleux souvenir de cette époque. Jusqu'en 1960, on ne prenait jamais de vacances mais à partir de cette date, on partait trois jours avec un couple de voisins amis et dans un fourgon Citroën TUB avec des matelas et une réserve de victuailles. Pendant ce temps, la mère du voisin surveillait notre troupeau de vaches. Lunel comptait à ce moment là deux forgerons, un charron, un café-épicerie, une épicerie et un moulin. A son retour de captivité, le meunier faisait aussi le coiffeur.

En 1956, nous avons remplacé notre vieux Clétrac à chenilles, constamment en panne, par un autre plus récent et nous avons acheté un minimum de matériel agricole. En 1969, nous achetons un terrain à bâtir à Villemade. Le maçon local, Hervé Delcasse, nous fait le gros œuvre, un artisan de Molières les plâtres. Je me charge de toutes les finitions, électricité, plomberie, carrelages et peinture, ça a duré plus de deux ans et, en septembre 1973, nous aménageons à Villemade.



**Photo :** pigeonnier route de Bordeaux

**Proverbe occitan :** Rises pas de la pena de ton vesin quand la tiá es en camin.  
Ne ris pas du malheur de ton voisin quand le tien est en chemin.



# VILLEMADE D'ANTAN



N° 107

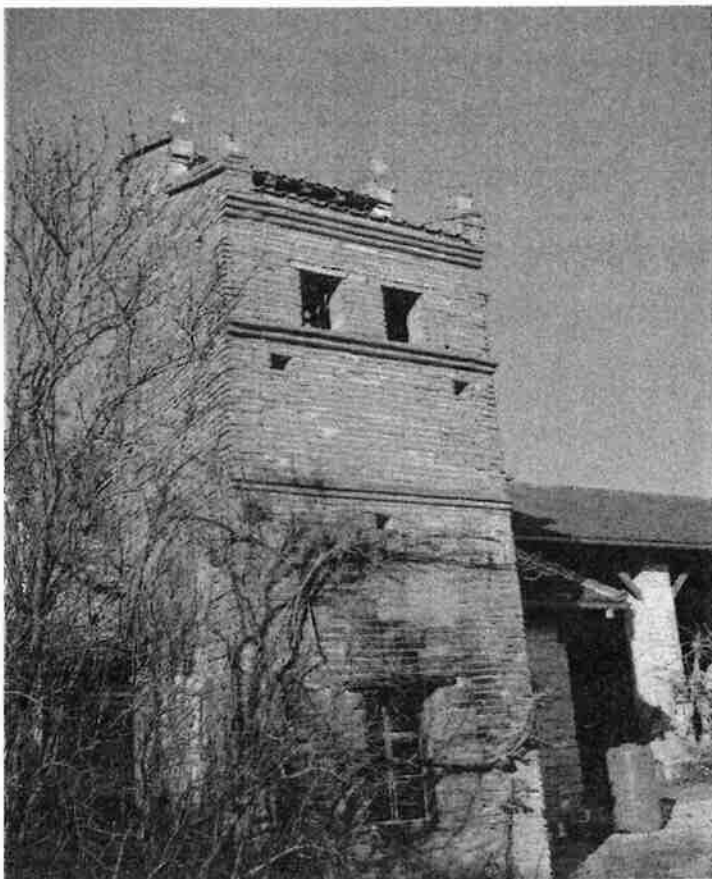
Septembre 2015

Les Villemadais d'ailleurs (9)

Nous continuons de raconter les souvenirs des Villemadais nés ailleurs : comment était la vie là où ils étaient avant les années 1960. Si vous n'avez pas été sollicités et que vous ayez des choses à raconter, faites signe : à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038.

## Gilbert Masurier

J'ai passé les six premières années de ma vie dans un petit village de l'Eure. Pendant que mon père s'occupait d'une scierie, mes grands parents tenaient une petite épicerie, une guinguette où on dansait le dimanche ; ils avaient aussi une petite propriété avec une centaine de pommiers à cidre. Mon grand père faisait son cidre et le vendait à la guinguette. En plus, il faisait marchand de charbon, qu'il allait livrer avec un cheval et une charrette. Si sur le trajet se trouvaient quelques bars, le cheval se chargeait de ramener son maître à la maison.



Mes souvenirs de la guerre sont vagues mais j'ai entendu mes parents en parler. Souvent, au dessus de nos têtes, il y avait des combats aériens. Chaque famille avait reçu l'ordre de creuser une casemate pour se mettre à l'abri : un grand trou, recouvert de matériaux divers, avec deux entrées et des vivres pour deux jours. Les Allemands avaient réquisitionné chez nous une chambre, celle de mes parents, pour trois officiers et, pour nous empêcher d'y entrer en leur absence, ils laissaient un berger allemand sur le lit. Nous avons aussi recueilli trois soldats polonais enrôlés de force dans l'armée allemande, eux ont couché au grenier : l'un d'entre eux parlait un français excellent et m'apprenait à bien parler. Il y avait, paraît-il, une base de V2 pas loin de notre village, c'était une cible pour les bombardements anglais. Je me souviens qu'un jour les Allemands, qui avaient mouillé leurs cigarettes, ont demandé à mon père de les faire sécher dans le four de la cuisinière : mon père a obtempéré mais il s'est servi au passage.

Quand j'ai eu 6 ans, nous avons déménagé dans les Deux Sèvres, dans le Marais poitevin. Je suis allé à l'école du village, tenue par un instituteur et sa femme. Je travaillais bien mais j'étais considéré comme l'étranger parce que je n'avais pas l'accent du Marais.

Dans le village, il y avait une coutume que l'on appelait le charivari. Dans la nuit qui suivait le conseil de révision, les jeunes « de la classe » ramassaient tout ce qu'ils trouvaient dans les rues ou

les maisons du village et l'entassaient sur la place qui alors était occupée par des charrettes, des vélos, des pots de fleurs et bien d'autres choses et dans la matinée, chaque propriétaire venait récupérer son bien.

J'avais un voisin qui était menuisier, tonnelier, fabricant de cercueils, j'allais l'aider de temps en temps et pour me récompenser il m'emmenait à la pêche aux anguilles dans le Marais. Il suffisait d'accrocher à un bâton une ficelle dans laquelle on avait enfilé des vers, de tremper la ficelle dans l'eau et d'attendre que les anguilles viennent mordre les vers. Quand on sentait le bâton vibrer, on relevait la ligne avec l'anguille qui y était accrochée. Quand on en avait pêché une vingtaine, on rentrait à la maison. On ramassait aussi beaucoup d'escargots qu'on appelait les cagouilles. Le village, qui n'avait pas de trottoirs mais beaucoup d'herbe, en regorgeait après la pluie.

Dans le village, il se cultivait beaucoup de haricots en grains, chaque famille avait son lopin et des agriculteurs en avaient de grands champs. Des traîneaux tirés par des chevaux amenaient les pieds de haricots au bout du champ où on les « épaletait », on séparait les cosses du pied. A 8 ans, j'ai fait ce travail en juillet-août. Les agriculteurs nous donnaient des sacs de haricots à trier et, le soir, après souper, au lieu de regarder la télé (que nous n'avions pas), tous autour de la table, nous enlevions les cailloux et les mauvais grains. Un dernier souvenir de ce village : les maisons avaient des tas de fumier devant leur porte et il arrivait qu'entre gosses du village on se bagarre à coup de fumier. Mais il valait mieux aller se tremper dans un abreuvoir avant de rentrer à la maison.

Quand j'ai eu 10 ans, nous avons déménagé dans l'Ariège, à Mirepoix. Mon père exploitait une forêt tout près de Monségur avec une trentaine de bûcherons italiens qui dormaient sous la tente. Quand j'accompagnais mon père le jeudi ou pendant les vacances, je suis monté bien souvent jusqu'aux ruines de Monségur.

Enfin, à 14 ans et demi, je suis arrivé à Montauban, rive gauche au quartier du Treil. Le Tarn était tout proche et était le lieu de quelques exploits avec des copains. Au moulin de la Palice, nous grimpons à un coin du bâtiment à l'aide de briques en saillie, à la hauteur désirée, 6-7 mètres, il fallait se retourner et plonger en évitant quelques pieux en bois. Un autre exploit consistait à partir à la nage, à contre-courant, vers le milieu de la chaussée, s'asseoir sur le rebord et revenir.

J'ai quitté Montauban en 1975 pour m'installer à Villemade et je ne le regrette pas.

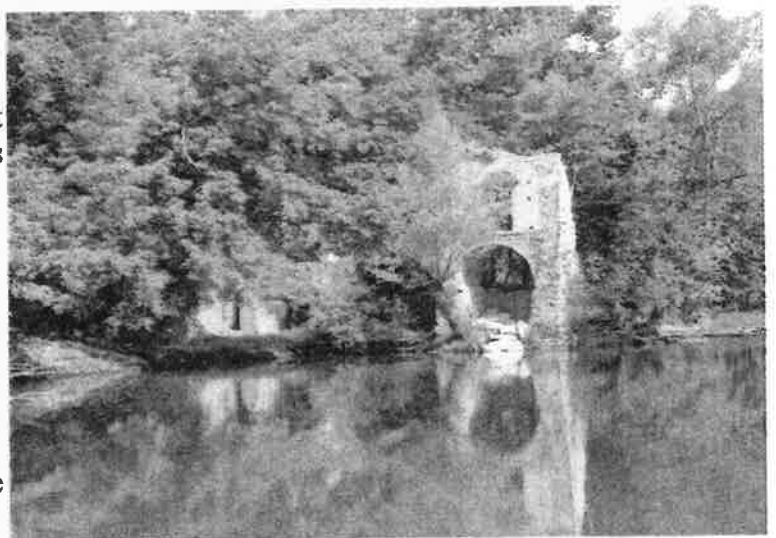
### **Marie-Madeleine Magnano**

Je suis née en 1930 dans une ferme de 5 hectares qui appartenait à mes parents au Ramier à Montauban. La ferme était petite et nous étions neuf frères et sœurs. Mes parents eux aussi venaient d'Italie.

A 15 ans, j'ai été placée comme bonne à St Martial : faire le ménage, s'occuper des enfants.

Je me suis mariée et suis partie à Lunel, où j'ai assuré le travail de toutes les femmes de la campagne : aider aux travaux des champs (foin, vigne) et faire à manger et s'occuper de Daniel. Pour la cuisine, avant que n'arrive la cuisinière à bois, tout se faisait à la cheminée.

J'ai quitté Lunel pour venir à Villemade en 1973.



**Photos** page 2 : ruines du moulin de Parazol sur l'Aveyron au bout du chemin de Pradès  
page 1 : pigeonnier vieille route de Montauban

**Proverbe occitan** : Val mai èstre amic amb un vesin qu'amb un cosin ; il vaut mieux être ami avec un voisin (qui est proche) qu'avec un cousin (qui est loin).



# VILLEMADÉ D'ANTAN



N° 108

Octobre 2015

Les Villemadais d'ailleurs (10)

Nous continuons de raconter les souvenirs des Villemadais nés ailleurs : comment était la vie là où ils étaient avant les années 1960. Si vous n'avez pas été sollicités et que vous ayez des choses à raconter, faites signe : à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038.

## Jean-Claude Spony

Je suis né à Aubagne en 1937. Mon père était agent à la Compagnie d'Électricité du Midi (EDF n'était pas encore créée) et, à ce titre, il n'a pas été mobilisé. Il avait été quartier-maître chef électricien dans la Marine Nationale et quand la Flotte s'est sabordée à Toulon en novembre 1942, il a battu la campagne avec quelques amis pour récupérer quelques uns des marins qui s'étaient dispersés dans la nature. L'enfant que j'étais a gardé le souvenir de ce défilé d'hommes épuisés, les pieds en sang, qu'une infirmière venait soigner à la maison. Rhabillés en civil, avec des vêtements généreusement donnés à droite et à gauche, ils étaient ensuite rapatriés clandestinement chez eux avec la complicité de la SNCF qui les faisait passer pour des employés ou des ambulants dans les wagons postaux.

Après le débarquement en Provence en août 1944, mon père s'est engagé dans l'armée de de Lattre de Tassigny. Ma mère, ma sœur et moi sommes alors partis nous réfugier chez mes grands parents en Normandie, près de Fécamp. Les Allemands avaient construit une voie de chemin de fer à voie étroite qui passait devant la maison, sur laquelle circulait à longueur de journée des wagonnets de béton pour la construction des casemates du Mur de l'Atlantique. Avec des copains, nous coincions régulièrement des pierres dans un aiguillage jusqu'au jour où les Allemands ont débarqué chez les grands-parents. Cela s'est terminé par une sévère remontrance qui a calmé nos velléités de saboteurs en herbe.



La famille s'est regroupée ensuite dans un petit village de la Sarthe, Saint Ouen en Belin. C'était au moment de la retraite des Allemands et je garde le souvenir de ces interminables convois de véhicules et de soldats à pied traversant le village, souvent la nuit. Un peu plus tard, un camp américain s'est installé à proximité. Nous y allions souvent car nous avions droit à de généreuses distributions de chewing-gum ou de chocolat. Avec mes cousins, nous avons adopté un soldat qui venait de temps en temps à la maison les bras chargés de friandises. Dans le village, il y avait une tradition qui voulait que, lors d'un mariage, le cortège de la noce remonte à pied la rue principale où les enfants que nous étions disposions des couronnes de fleurs et de feuillage dans lesquelles les gens du cortège mettaient piécettes et bonbons.

Après la guerre, mon père, ayant été titularisé dans la nouvelle EDF, a été affecté en Corse, d'abord à Moncale, petit village de Balagne. Je me souviens des femmes allant chercher l'eau à la fontaine qu'elles ramenaient dans un récipient porté sur un coussinet posé sur la tête. Mon père était doté pour son travail d'une robuste moto Harley-Davidson qui nous servait aussi pour aller à la plage de Calvi : ma sœur sur un coussin sur le réservoir, mon père et moi sur la selle et ma mère sur un autre coussin sur le porte-bagage. Que de fois me suis-je brûlé la cheville contre le pot d'échappement !

Nous étions des « pinsutti », des continentaux, pas toujours bien acceptés, même entre jeunes. L'école était comme on la voit dans les films de l'époque avec les petits bureaux à deux places, le trou pour l'encrier et un instituteur autoritaire mais qui s'occupait bien de nous.

De là nous sommes partis à Ajaccio : il y avait un grand parc à l'abandon où nous allions jouer à Tarzan et

nous n'aurions pas été étonnés d'y trouver un matin une « Chita » nous attendant. La mer et la plage tenaient une grande place. Nous nous fabriquions des bateaux dans des souches de palmier avec lesquels nous nous livrions à d'homériques abordages. Nous jouions aussi au Tour de France qui consistait à tracer sur une surface cimentée ou sur le sable un savant et tortueux parcours sur lequel nous poussions d'une chiquenaude une capsule de bière lestée. Nous avions droit à trois coups chaque fois et si on sortait du tracé on retournait à l'étape.

Les Corses sont très religieux et je me souviens de nombreuses processions très suivies où la foule chantait : prions la Madone, la Corse est à vous... Et surtout la procession du Catinacciu le vendredi saint à Sartène. C'est dans cette ville que le collège m'a accueilli pendant deux ans. Il avait servi d'hôpital pendant la guerre et portait encore, peintes sur le toit, d'immenses croix rouges. Pensionnaire, j'ai le souvenir de grillades de charcuterie corse que nous faisions le soir sur le poêle au cours de veillées avec des copains.

Revenu sur le continent, j'ai vécu pendant presque deux ans dans une ferme dans une petite vallée des Hautes Alpes, partageant les occupations de l'agriculteur chez qui j'étais. L'été, on « faisait la feuille », ce qui consistait à couper des fagots de branches, séchées à l'ombre et données l'hiver aux brebis et aux chèvres. L'été, on laissait le troupeau livré à lui-même dans les « barres », coins de montagnes au dessus de la ferme. On allait y jeter un coup d'œil une fois par semaine, le redescendant à l'étable dès la menace des premières neiges. A cette époque il y en avait beaucoup, coupant les accès à la vallée. Alors avec les copains, à six ou sept, nous descendions à ski à l'Argentière la Bessée faire les courses commandées par les gens du village. La mairie faisait également appel à ceux qui possédaient un cheval que l'on attelait avec deux ou trois autres à un chasse-neige pour dégager les rues souvent très pentues du village. J'y participais avec le Negro, le cheval de mon ami qui m'abandonnait généreusement la maigre rétribution de ce service. J'avais trouvé aussi une vieille selle et me suis livré à quelques folles chevauchées dans toute la vallée. Le cheval adorait cela.



A l'automne, on « faisait le bois ». Chaque propriétaire se voyait attribuer un certain nombre d'arbres à couper dans la montagne, en général du sapin ou de l'épicéa. Ébranchés et écorcés, il fallait ripper les troncs jusqu'aux « tires », longues saignées très raides dans le sens de la pente où les troncs dévalaient jusqu'au chemin en contre-bas où on les récupérait avec la charrette et le cheval, c'était assez sportif.

Puis j'ai travaillé aussi un an et demi au barrage de Serre-Ponçon que j'ai vu mettre en eau. C'était alors le plus grand barrage en terre d'Europe : 600 mètres de large à la base pour 12 mètres au sommet. J'ai fait sous la direction d'un ingénieur tout le métré de la route qui part du pied du barrage jusqu'au belvédère qui domine l'ouvrage. Lors du premier tir de mine, les artificiers ayant mal calculé leurs charges, d'énormes blocs de pierre ont atterri sur les toits des bureaux et des voitures en stationnement. Heureusement, c'était l'heure du repas de midi et il n'y a pas eu de blessé.

Après il y a eu l'appel sous les drapeaux, l'Algérie où je suis resté jusqu'à l'indépendance au titre d'officier des Affaires Algériennes et, après ma démission de l'armée, le repli sur Toulouse et Montauban où j'ai rapidement trouvé du travail, d'abord aux Ponts et Chaussées puis, sur concours, à la Ville de Montauban où j'ai fait ma carrière.

Et c'est en 1975 que je me suis installé à Villemade.

**Photos** page 1 le château de Villemade  
page 2 une cabane à Pradès

**Proverbe occitan** : Qun vòl vendre son vin le desquirda pas. Celui qui veut vendre son vin n'en dit pas du mal.





# VILLEMADE D'ANTAN



N° 109

Novembre 2015

Les Villemadais d'ailleurs (11)

Nous continuons de raconter les souvenirs des Villemadais nés ailleurs : comment était la vie là où ils étaient avant les années 1960. Si vous n'avez pas été sollicités et que vous ayez des choses à raconter, faites signe : à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038.

## Agnès Alaux

Je suis née en 1947 à Moyrazès (1500 habitants environ) dans l'Aveyron, 4<sup>e</sup> fille d'une fratrie de 6. Mes parents étaient agriculteurs sur une exploitation de 12 hectares plus 3 en fermage. La culture principale était les pommes de terre, 2 hectares. On les plantait aux vacances de Pâques et on les récoltait avant la fin des grandes vacances, ce qui veut dire que les enfants de la maison participaient à la plantation et à la récolte. Il y avait aussi une période où il fallait les buter : pour cela je revenais de l'école à midi, je remplaçais ma mère de midi à une heure pour guider l'attelage des vaches puis, après un repas rapide, je revenais à l'école. Pour la récolte, il fallait d'abord les sortir de terre et les poser à côté pour qu'elles sèchent, ensuite les trier entre petites et grosses. Nous avions chacun et chacune une certaine longueur de rangée à assurer, suivant nos capacités, avec une punition à la clé si on ne faisait pas ce qui avait été fixé. Le père était exigeant mais, en même temps, il savait nous motiver. Pendant l'hiver, à la demande du négociant, il fallait les mettre en sacs en 48 heures pour la vente. Si celle-ci avait été bonne, nous avions droit à un billet à déposer sur notre livret de caisse d'épargne à la poste, plus quelques pièces. Si elles n'avaient pas été vendues, il fallait les dégermer.

Outre les pommes de terre, il y avait de l'élevage : 12 vaches dont on vendait les veaux, le lait restant était vendu à la laiterie et il fallait amener le bidon de lait au point de ramassage. Pour nourrir les bêtes, il fallait couper le maïs fourrage et rentrer le foin en vrac sur la charrette. La grande occupation des enfants, quand ils n'étaient pas à l'école, était de garder les vaches. On les gardait souvent dans un pré loin de la maison : comme on n'avait pas de montre, on savait qu'il était midi quand l'ombre atteignait la hauteur d'une ouverture (un finestron) d'une grange sur la colline en face et le soir on rentrait quand c'était le « soulicou », le soleil proche de se coucher. Parfois, on croisait un autre troupeau et il fallait faire bien attention que les bêtes ne se mélangent pas. Avec l'aide du chien, il fallait veiller à ce qu'elles n'aillent pas dans le maïs ou dans la luzerne. J'emportais dans mon panier le tricot et les aiguilles (il ne fallait pas perdre de temps) mais dessous il y avait un livre ou une revue !

Il y avait enfin un peu de céréales. Quand la moisson était faite, il fallait faire les « crotzels », les tas de 15 gerbes, puis la gerbière en entraide avec les voisins, ainsi que le battage. Celui-ci ne durait que demi-journée et il fallait assurer soit le petit déjeuner et le repas de midi, soit le goûter et le repas du soir. Au goûter et au petit déjeuner, il y avait obligatoirement les échaudés, des petits gâteaux faits avec de la pâte et des grains d'anis cuits à l'eau puis passés au four ; on les faisait tremper plusieurs heures dans du vin rouge sucré pour les ramollir avant de les servir. Le grain était monté en sac dans le grenier au 2<sup>e</sup> étage et comme ceux qui les montaient avaient un travail pénible et aussi parce qu'ils étaient jeunes, ils avaient droit, de la part des filles de la maison, à quelques gâteaux supplémentaires.

En hiver, il y avait aussi les haricots à écosser, cela se faisait à l'étable parce qu'il faisait plus chaud. Le jardin nous occupait aussi, ainsi que les conserves à faire et la volaille et les deux cochons à nourrir.

Il y avait 3 écoles dans la commune dont une libre pour les filles, les sœurs de l'école libre assurant la cantine pour les enfants de deux écoles. On était une douzaine à revenir ensemble de l'école, à pied évidemment, mais il fallait impérativement suivre l'itinéraire fixé et on n'avait pas le droit de prendre un autre chemin. Quand le certificat d'études a été passé ainsi qu'une année supplémentaire, j'aurais bien voulu continuer, comme le faisaient la plupart des filles, mais les besoins de la ferme étaient impératifs, d'autant plus que mes trois grandes sœurs avaient déjà quitté la maison familiale.



Nous étions donc 3 ou 4 à ne pas continuer les études et nous avons été nommées marguillières, chargées de l'entretien de l'église, chaperonnées par une sœur qui avait un caractère exécrationnel. Nous avons fait une année supplémentaire parce que personne ne nous a remplacées et puis la fonction a disparu, faute de « combattantes ». Plus grande, je participais à la JAC, mouvement catholique de jeunes ruraux, qui permettait de se former, de s'ouvrir aux questions du monde moderne, à travers des actions comme la Coupe de la joie, soirées de loisirs organisées par les jeunes pour toute la population. Cela permettait aussi de sortir de la maison et c'est là que j'ai rencontré mon mari.

Dans la commune, on trouvait un cordonnier, un forgeron, une couturière, 3 coiffeurs, 4 cafés, 4 épiceries, une sœur garde-malade (qui faisait tous ses déplacements à pied).

Les loisirs pour les filles n'étaient pas nombreux : aller voir les garçons jouer au foot ou aux quilles, aller aux fêtes de villages ou se promener mais il fallait avoir l'autorisation des parents et ne pas manquer l'heure de retour. Il n'y avait pas la télévision, la radio seulement : elle ne devait être ouverte que pour les informations mais il arrivait qu'on écoutait autre chose.

Après un passage par Rodez, Colombiès et St Maurice, je suis arrivée à Villemade en 1980.

## Danièle Housset

J'ai habité très jeune dans la rue Issanchou à Montauban. C'était dans les années 1950. Le marché gare n'existait pas ; à la place il y avait une grosse ferme, avec des vaches dans un pré derrière le jardin. La rue n'était qu'un chemin bordé d'herbe et de fossés, c'était un excellent terrain de jeux. C'était presque la campagne. Tout autour, il y avait trois maraîchers et un horticulteur. Les jardins ouvriers étaient déjà là.

A la ferme, nous allions chercher le lait tous les jours. On allait parfois les aider pour les foins et aussi pour « despélouquer » le maïs ; pour nous remercier, ils nous invitaient une ou deux fois par an autour d'un repas fait d'excellentes pâtes, car les fermiers étaient italiens et portaient le joli nom de Tornavacca. La ferme a été démolie pour laisser la place au marché gare mais, curieusement, elle a d'abord été incendiée pour faciliter sa destruction. Quelques femmes du quartier, dont ma mère, allaient travailler chez les maraîchers, pour le désherbage et la cueillette.

Dans le chemin, il y avait un menuisier, mon père (j'ai encore le souvenir de l'odeur du bois, des copeaux et de la sciure), un ferronnier, un épicier, un maçon, un peintre et plus loin un garde-barrière sur la voie de Lexos, dont un embranchement desservait l'arsenal, où il se fabriquait des parachutes. Maintenant il n'y a plus ni commerce ni artisan.

Les soirées d'hiver, nous allions voir la Piste aux Étoiles chez un voisin qui était le seul du quartier à avoir une télévision, on mangeait des crêpes ou la coque des rois entre voisins.

A la maison, il n'y avait pas l'eau courante mais un puits à chaîne.

Dans le jardin, mon grand père cultivait des légumes, des arbres fruitiers, il faisait son vin (qui devenait de la piquette au fil du temps) il y avait aussi un poulailler. Dans la maison, vivaient trois générations, chacune essayant de trouver sa place ! Mais on y arrivait ! Je me souviens que ma grand mère me prenait sur ses genoux pour me raconter des histoires ou me chanter des chansons en occitan.



Nous allions à l'école du Cours Foucauld à pied et, comme il n'y avait pas de cantine, nous faisons le voyage deux fois par jour. Un des instituteurs avait un long bambou qui arrivait jusqu'au fond de la classe et qui servait à réveiller les dormeurs ou à maintenir la discipline. A la récréation, on nous distribuait un verre de lait. Quand il neigeait, nous n'allions pas à l'école, nous faisons de la luge ou des bonhommes de neige.

Mon père, pour son travail, avait acquis une camionnette bâchée dans laquelle nous partions en famille pique-niquer dans les gorges de l'Aveyron.

J'ai entendu parler des guerres, celle de 14-18 que mon grand-père a faite, celle de 39-45 que mon père a connue à travers cinq ans de maquis. Les gens chez qui il était caché avec d'autres maquisards ont été arrêtés et envoyés en camp de concentration en Allemagne. Le maquis lui a valu d'aller en Dordogne, où il a fait la connaissance de ma mère, qui était agent de liaison.

Nous revenions souvent pendant les vacances dans la famille de ma mère en Dordogne, d'abord en train, mais c'était une expédition : il fallait aller à la gare à pied avec les valises et puis il y avait deux changements de train et l'autocar avant l'arrivée. Avec la camionnette, les voyages ont été plus simples. Mes grands parents maternels étaient de petits agriculteurs, ils avaient cinq vaches, que j'allais garder matin et soir. Je me souviens de celles qui étaient attelées pour aller travailler dans les champs, elles avaient toutes un nom. Durant l'été, j'ai assisté au dépiquage à l'ancienne avec beaucoup de poussière dans la cour de la ferme.

Je suis arrivée à Villemade en 1974

**Photos page 1 :** la « bugada » (la lessive) ancien temps à Villemade

page 2 : une maison ancienne route de Falguières

**Proverbe occitan :** Lo prestar va gasta, lo balhar va perd.

Prêter (quelque chose) le gâte, le donner le fait perdre.



# VILLEMADÉ D'ANTAN



N° 110

Décembre 2015

Les Villemadais d'ailleurs (12)

Nous continuons de raconter les souvenirs des Villemadais nés ailleurs : comment était la vie là où ils étaient avant les années 1960. Si vous n'avez pas été sollicités et que vous avez des choses à raconter, faites signe : à quelqu'un de l'équipe (Christiane Boulais, Sylvie Fallières, Gisèle Coustaux, Georges Marrou) ou au n° de téléphone 0563666038.

Et s'il vous manque un numéro, ou plusieurs, ou tous, de Villemade d'antan, n'hésitez pas à les demander.

## Katie Huibant

J'ai passé toute mon enfance et ma jeunesse à Rosny sous Bois dans le 93, qu'on n'appelait pas ainsi évidemment, dans la même rue, à deux pas de l'école et de l'église. C'était à l'époque une petite ville de 12 000 habitants, avec beaucoup de cultivateurs, des pommiers et des poiriers, à un quart d'heure de Paris en train. Il y avait aussi les premiers foyers SONACOTRA, où logeaient des Algériens sans leur famille, ils rasaient les murs et j'ai le souvenir de leur regard triste. J'ai peu de souvenirs de l'école, mais ils sont agréables. Nous portions tous une même blouse, ce qui rendait moins sensibles les différences sociales. Je faisais du scoutisme avec des camarades. Un jour où nous devions aller au mariage d'une cheftaine à la sortie de l'école, nous avions enfilé notre tenue scoute sous la blouse. L'institutrice, très à cheval sur la laïcité, s'en est aperçu et nous l'a fait enlever.

L'hiver 1954 a été rigoureux, la chaudière de l'école avait gelé. L'abbé Pierre a lancé son appel en faveur des mal-logés. Beaucoup de gens ont apporté des couvertures et des habits à la mairie. Et des constructions de maisons se sont lancées.

Le scoutisme a tenu une grande place dans ma vie, dès l'âge de 7 ans jusqu'à mon mariage : activités tous les dimanches, camp à Pâques, camp de trois semaines pendant l'été. C'était des activités passionnantes qui, à l'époque, ne revenaient pas cher et qui apportaient une ouverture, une réflexion sur la vie, une formation. J'ai participé à plusieurs camps internationaux à Melan dans les Alpes où nous avons participé à la construction de chalets, au pays basque, en Alsace. Nous avions des carrioles à roues de vélo dans lesquelles se trouvaient les tentes et tout notre équipement et tous les deux ou trois jours nous changions d'endroit.

Mon père et un de ses amis qui avait été prisonnier en Allemagne avaient lancé une association de jeunes foyers à la sortie de la guerre. Ce qui nous a valu de partir en vacances à plusieurs familles dans une ferme du Jura. Les femmes et les 25 enfants y sont restés deux mois, les pères venant pendant leurs congés. La vie était très simple mais on s'amusait bien. Si une famille avait des problèmes, les autres intervenaient.

Dans une famille voisine, le père et la mère sont décédés de cancer à 40 ans, laissant quatre enfants. Un diplomate fortuné les a pris en charge et la dernière, qui avait deux ans de moins que moi, est venue habiter chez nous et elle est restée huit ans. Ce même diplomate nous a prêté une villa dans l'Oise pour des vacances familiales. Un autre été, les vacances m'ont emmenée dans l'île de Batz en Bretagne chez des amis. Les autres étés, les vacances se passaient dans un endroit perdu de l'Aude dans le chalet d'un cousin. Il n'y avait ni eau ni électricité, on allait chercher le lait à la ferme dans le village de Mijanès, le boulanger et le boucher montaient toutes les semaines. C'était des vacances très rustiques mais extraordinaires.

Mes grands parents avaient vécu en Russie, qu'ils ont quittée après la Révolution de 1917. Quand ma grand mère est partie, en 1920, il n'y avait que trois bateaux, le premier a coulé, le troisième a été piraté, elle était sur le deuxième. Ils avaient quitté une vie opulente pour vivre en France avec peu de chose, mais cela ne les empêchait pas de faire la fête en se retrouvant avec d'autres Russes. J'ai gardé de ces ancêtres une coutume : tous les ans je confectionne le gâteau de la Pâque russe avec des moules spéciaux.

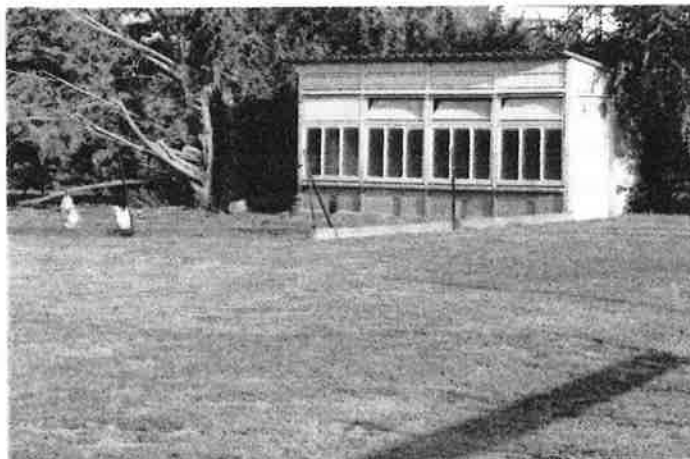


Je suis arrivée à Villemade en 2001 en passant par la Seine Saint Denis, le Sénégal, Paris, le Maroc, Nancy et St Nauphary.

### Jean-Pierre Véron

Je suis né en 1948 dans une petite ville de Basse-Normandie dans une famille de 10 enfants. Mon père est décédé quand j'avais 6 ans et demi. Ma mère a assuré seule en faisant des ménages dans les maisons bourgeoises le jour et parfois gardienne de nuit à l'hôpital. Elle s'occupait aussi d'un jardin potager qui nous donnait les légumes (avec les pâtes, les patates et parfois de la viande, c'était notre alimentation). Elle avait eu une enfance très dure puisque à l'âge de 3-4 ans, elle avait été placée dans une famille d'accueil. En 1956 ou 1957, elle a été sélectionnée pour être la « Reine d'un jour » à l'émission télé de Jean Nohain ; elle a vécu cela comme la honte de sa vie et refusait d'en parler.

La maison où nous habitons nous appartenait, elle avait l'électricité, pas d'eau et de WC (on se servait de seaux qu'on allait vider le matin à l'égout). Notre vie était très simple mais je n'ai pas l'impression d'avoir été malheureux.



Dans notre rue, nous formions une bande où les enfants de la famille avaient la majorité et il nous arrivait de nous bagarrer avec d'autres bandes. Nous jouions aux billes, en particulier aux pyramides : une bille en équilibre sur 3 autres, on en alignait un certain nombre, jusqu'à 50, et avec une boule plus grosse on faisait tomber les pyramides et on gagnait ainsi les boules. On jouait aussi au lance-pierre dont les munitions étaient des cailloux ou des glands, on fabriquait des arcs et des flèches, on allait à la pêche, on faisait des barrages sur la rivière. On allait en forêt où on jouait aux cow-boys et aux indiens. Il nous arrivait de déterrer des munitions (la guerre n'était pas finie depuis longtemps) et on allait avertir les gendarmes qui venaient sécuriser l'endroit. Un camarade un jour a voulu bricoler une munition, il a fait sauter la maison et il est mort. Le jeudi, on allait au

patronage des curés où un certain nombre d'activités nous étaient proposées.

Dans la rue, il y avait la gendarmerie et un gendarme avait deux enfants dans notre bande. Il jouait parfois à nous mettre en prison et nous étions plein de respect pour lui.

On n'avait pas de vélo, pas de jouet acheté. A Noël, on se contentait d'une orange et d'une mandarine. Par contre on lisait des bandes dessinées, les Pieds nickelés, Cassidy, qu'on se procurait, pas toujours légalement, chez le libraire. Plus grand, je piochais dans la bibliothèque de mon père et je lisais Maupassant ou Céline.

Proche de chez nous, il y avait un bourelrier, une épicerie (où ma mère se servait à crédit et payait à la fin du mois), un café. Dans la rue, venait parfois un scieur qui débitait le bois que les gens lui fournissaient. Venait aussi un camion qui vendait les produits de la mer.

Autour de la ville, il y avait évidemment des paysans et il m'arrivait d'en accompagner un pour l'aider à charger son bois. Dans la ville, il y avait des écoles laïques pour garçons et pour filles, et aussi l'école des curés pour les garçons et l'école des bonnes sœurs pour les filles. J'allais à l'école des curés où nous étions accueillis gratuitement, vue la situation familiale. Dans mes souvenirs, on ne rigolait pas, on n'avait pas intérêt à broncher et on avait un grand respect pour le maître.

Pendant les vacances, nous allions souvent chez nos grands parents dans un village à quelques kilomètres. Nous avions une grand mère très pieuse qui allait à l'église tous les matins à 6 heures et qui le soir nous faisait participer à la prière familiale des litanies de saints. Comme ils nous arrivait souvent de faire les idiots, nous nous faisons évidemment réprimander.

Même si nous n'étions qu'à 50 kms de Caen, notre ville n'avait pas eu à subir de destructions pendant la guerre. Pourtant, d'après ce que m'avait dit un frère plus grand, il y avait eu des Allemands dans la ville.

Après un passage par Paris, puis par le Mans pour mon service militaire, puis Paris de nouveau, puis 32 années loin de la France, je suis arrivé à Villemade en 2008.

**Photos page 1 :** place du poids public, cette bâtisse est probablement le reste de la ferme qui se trouvait dans le temps au fond de la place.

Page 2 : un poulailler insolite vieille route de Bordeaux

**Proverbe occitan :** A pagat, nosaus deven

Il a payé, nous autres nous devons (parole qu'on entendait souvent à un enterrement)